

Un jour de sabbat,
Jésus était entré dans la maison d'un chef des pharisiens pour y prendre son repas, et ces derniers l'observaient.

Jésus dit une parabole aux invités lorsqu'il remarqua comment ils choisissaient les premières places, et il leur dit :

« Quand quelqu'un t'invite à des noces, ne va pas t'installer à la première place, de peur qu'il ait invité un autre plus considéré que toi.

Alors, celui qui vous a invités, toi et lui, viendra te dire : 'Cède-lui ta place' ; et, à ce moment, tu iras, plein de honte, prendre la dernière place.

Au contraire, quand tu es invité, va te mettre à la dernière place.

Alors, quand viendra celui qui t'a invité, il te dira : 'Mon ami, avance plus haut', et ce sera pour toi un honneur aux yeux de tous ceux qui seront à la table avec toi. En effet, quiconque s'élève sera abaissé ; qui s'abaisse sera élevé. »

Jésus disait aussi à celui qui l'avait invité : « Quand tu donnes un déjeuner ou un dîner, n'invite pas tes amis, ni tes frères, ni tes parents, ni de riches voisins ; sinon, eux aussi te rendraient l'invitation et ce serait pour toi un don en retour.

Au contraire, quand tu donnes une réception, invite des pauvres, des estropiés, des boiteux, des aveugles ; heureux seras-tu, parce qu'ils n'ont rien à te donner en retour : cela te sera rendu à la résurrection des justes. »

Toute société a ses convenances, ses bonnes manières comme on dit, et l'on se trouve parfois dans des situations décalées un peu embarrassantes quand on n'en identifie pas bien les codes. Invité par une famille de parents d'élèves au Gabon, on m'avait servi une copieuse assiette de poisson avec du riz, que je m'étais forcé de finir en songeant tout naturellement que « *cela ne se faisait pas* » de laisser de la nourriture dans mon assiette. J'aurais dû remarquer quelques sourires, mais d'autorité la mère de famille me ressert une très copieuse assiette. La finir relève d'un héroïsme dont on est parfois capable quand on est jeune et à l'étranger. Mais l'exploit accompli, toujours sans aucune consultation préalable, voilà de nouveau l'assiette remplie. Il m'avait fallu tout ce temps pour comprendre que, dans la politesse du pays, on doit laisser un peu de nourriture au bord de son assiette pour dire « *j'ai très bien mangé et j'ai même eu un peu trop, merci beaucoup* » et que racler son assiette signifie « *j'ai encore faim* ». « *Quel goinfre ce jeune blanc !* » devaient penser mes hôtes...

Dans notre propre pays, on explique aux enfants qu'à table, il faut se tenir droit, ne pas pousser les aliments avec son couteau, on explique aux gens de la montagne invités à la ville qu'il faut éviter de sortir son Opinel en le faisant claquer sur le bord de la table pour l'ouvrir, que l'on doit s'essuyer la bouche avec sa serviette mais pas avec la nappe, et pour tous de ne jamais reprendre de fromage, sauf si l'on est invité dans une ferme au Grand Bornand. Au XVI^e siècle, le grand humaniste Erasme, passionné par les questions d'éducation de la jeunesse, écrivait dans son manuel à leur intention : « *Crache en te détournant et, si quelque saleté tombe par terre, écrase-la avec le pied afin qu'elle ne dégoûte personne* ».

Jésus, très amusé, a eu l'occasion d'être invité dans le grand monde de son temps. Il met en situation, dans un court récit que nous partageons ce dimanche, quelque goinfre combinard qui a repéré une excellente place à la table d'un repas de noces. Tout le monde sait que les bons plats sont servis en haut de la table et que plus ils descendent, moins il y a de chances d'avoir de bons morceaux. L'astuce consiste donc à se placer très vite à un endroit où l'adjectif stratégique peut rimer avec gastronomique. Hélas, notre débrouillard voit arriver le maître de maison qui traîne dans son sillage quelque illustre convive non encore placé. Dans ces cas-là, on a beau plonger le nez dans son assiette pour sembler n'avoir rien remarqué, rien à faire, la main du maître tapote gentiment l'épaule de notre convive trop bien installé pour lui murmurer ce qu'il n'avait surtout pas envie d'entendre : « *excusez-moi, mon ami, mais je vais devoir vous demander de céder votre place à notre hôte de marque, vous comprendrez bien que...* » Et voilà notre combinard rétrogradé au milieu du petit personnel que l'on tolère aux périphéries de la réception. Adieu, veau, vache, caviar, champagne.

A contrario, car le récit est symétrique, voilà un invité de marque très humble qui choisit une place fort modeste. Le maître l'aperçoit et l'entraîne vers la table d'honneur.

Nous ne prendrons pas ces petits récits très vivants pour de simples conseils illustrant un petit manuel « comment bien se comporter en deux leçons ».

Le Christ nous parle ici d'une posture essentielle, qui donne le bon goût de l'Évangile à toute l'existence : l'humilité. Voilà une belle attitude intérieure, consistant à ne pas se prendre trop au sérieux, à agir avec humour car, comme disent les jeunes, la mise en en boîte, ça conserve. Il s'agit de garder du recul par rapport à sa propre valeur, ou encore par rapport à sa réussite sociale et professionnelle.

Le philosophe Platon disait à ses élèves : « *Je sais que je ne sais rien.* » Les grands philosophes, les grands savants ont souvent cette attitude de grande simplicité. Ils ne sont pas imbus de tout leur savoir mais très simples en découvrant encore et encore tout ce qu'ils ne savent pas encore. L'Évangile propose de garder une âme d'enfant vis-à-vis des choses, de nous émerveiller d'une rencontre ou d'une découverte, cela préserve de l'orgueil et nous garde dans un esprit d'humilité.

Pourtant, il ne s'agit nullement d'une forme d'autodépréciation. L'humilité ne consiste pas à répéter de manière incantatoire : « *Je sais que je suis*

nul et minable... » Il ne s'agit ni de se culpabiliser sans cesse, ni de culpabiliser les autres. D'autant qu'ils se croiront obligés de crier en cœur, sans forcément trop y croire : « mais non, tu n'es pas nul... »

Il est tout aussi nécessaire d'avoir l'estime de soi, de ses capacités, mais en étant conscient de ses limites. Ainsi, une juste connaissance de soi-même devient-elle un tremplin pour la croissance. L'humilité commence à l'intérieur, en nous, dans le secret. Elle ne nous demande rien d'autre, dit saint Augustin, que de nous connaître en vérité : ni plus, ni moins. Se connaître n'est pas se comparer : cela ne sert à rien de se trouver pire ou meilleur qu'un autre que l'on ne peut pas connaître aussi bien que soi. Et en quoi se déprécier serait-il mieux que se vanter ? Ce ne sont que les marées hautes et basses du narcissisme, du plaisir malsain de trop se regarder.

Laissons nous éclairer par la lumière de Dieu, plus forte que notre conscience, plus riche que nos jugements, bons ou mauvais, sur nous. Laissons-le nous dire « *tu as de la valeur à mes yeux* ».

Admettre la critique exige également beaucoup d'humilité ! Il est difficile, en effet, de s'entendre reprocher ses défauts. Et pourtant, il est sage de reconnaître ses torts, d'admettre que l'on s'est trompé. C'est ainsi que nous pourrions grandir humainement et spirituellement. C'est pourquoi, nous rendent bien service celles et ceux qui peuvent nous renvoyer en miroir l'image qu'ils ont de nous, sans animosité ni jugement. Un philosophe disait de ceux qui le critiquaient : « *ce sont mes bienfaiteurs* ». L'humilité et la tendresse ne sont pas les vertus des faibles, mais des forts qui n'ont pas besoin de maltraiter les autres pour se sentir importants.

Jésus connaît notre cœur, il nous invite à avoir un cœur libre et ouvert, qui ne cherche pas de récompense. Un jour Jésus a dit : « Vous avez reçu gratuitement, donnez gratuitement ».

Je termine par cette petite histoire qui nous vient d'Afrique et nous propose une leçon de vie.

Dans ce moment de l'année où la récolte se fait un peu attendre et où certains ont épuisé toutes les provisions, un grand père fit venir près de lui sont petit fils.

Il lui commande :

« *Tu vas prendre ce grand sac de grains et tu vas aller le poser devant la maison de nos voisins* ».

« Mais grand-père ne risquons-nous pas d'avoir besoin de cette nourriture pour nous-mêmes ? »

« Notre voisin en aura encore beaucoup plus besoin que nous. Tu sais bien qu'ils ont douze enfants encore très jeunes alors que nous, dans notre famille, nous avons pas mal de bras pour travailler. Et puis, c'est vrai, nous nous gênerons peut-être un peu mais nous aurons bien de quoi attendre la nouvelle récolte sans avoir trop faim ».

« Très bien, grand père, mais je voudrais te poser une question : pourquoi ne veux-tu pas porter toi-même ce sac à nos voisins ? Je peux venir avec toi pour le porter si tu veux, mais il me semble qu'il est normal qu'ils puissent savoir qui leur fait ce cadeau pour te remercier ».

« Non, petit. Tu iras le porter comme je te l'ai demandé. »

Le petit fils allait se charger du sac mais son grand-père l'arrêta.

« Attends. J'ai oublié de te dire quelque chose d'important. Tu ne vas pas le porter tout de suite ».

« Mais je croyais qu'ils étaient en grand besoin ».

« Écoute-moi bien. Celui qui veut venir en aide à quelqu'un doit attendre la nuit et déposer ce qu'il faut devant sa maison. Tu vas donc attendre la nuit et tu feras en sorte que personne ne te remarque ».

« La nuit ? Mais pourquoi grand-père ? »

« Quand nos voisins vont se réveiller, demain matin, ils découvriront avec joie le cadeau mais ignoreront l'identité de leur bienfaiteur ».

« Mais pourquoi grand-père ? »

« Parce que le lendemain, lorsqu'ils se promèneront dans le village, chaque personne qu'ils croiseront deviendra leur bienfaiteur potentiel. De cette façon se tissent les liens et grandit la solidarité sans enlever la dignité ».

Le Seigneur nous invite à cette simplicité joyeuse, cette humilité pleine de délicatesse qui donnera au quotidien le goût de l'Évangile.